L'Homme sans Figure

Par Albert BOISSIÈRE

Hélas ! j'étais résigné à tout subir, pour le bonheur d'Evelyne !... La disparition de Jim, comme celle de Lucie, c'étaient les faits irrémédiables sur lesquels il n'y avait pas plus à revenir que sur la mort de Gabrielle, ma femme, et sur ma défiguration !...

Ce fut le médecin du quartier qui m'enlevait définitivement, ce jour-là, le dernier pansement...

Il en revenait toujours au lait-moïv de sa bienfaisante fuchsée.

— Ah ! les histoires de femmes !... Vous vous en souviendrez toute votre vie, monsieur !

Ce fut Joé qui m'apporta le premier miroir qui m'ait me renvoyer l'image épouvantable de l'horreur que j'étais désormais !

Maintenant que je suis accoutumé à ma laideur repoussante, cela n'a plus pour moi le même intérêt... Mais je jure qu'à cet instant, la glace avait, à poignée de bronze cité, tremblé dans ma main ! C'était ma tête, cette tête de chimpanzé, ma figure, cette figure qui n'avait plus rien d'humain, dévorée par une espèce de dartre d'un rouge vif... Cela pesait de papier à cigarettes, de papier frisé qu'on aurait trempé dans du jus de groseille, c'était ma peau !... Ce masque, dans lequel les yeux dilatés étaient effrayants de mobilité excessive, ce masque avec lequel je pouvais aller, librement, dans la vie, sans crainte d'être reconnu !...

Pédriement, je repassai l'odieux miroir à Joé, mon bourreau ; mais par une contradiction impérieuse entre le regret d'avoir perdu ma vraie figure et l'assurance que je viens de dire, je ne pus m'empêcher de lui adresser un regard de gratitude, qu'il comprit à merveille, et qui le fit rayonnant !...

Il régla les honoraires du docteur... Et, lorsque celui-ci eut quitté la pièce, après force salutations, il alla à la fenêtre et la ferma.

Il donna Bambou qui nous monta des boissons chaudes et une boîte de havanes. Il eut le soin de m'en choisir un, de remplir ma tasse et de sucrer mon thé... Il eut la précaution de me caler dans mon fauteuil, avec l'exquise délicatesse d'une mère pour son enfant encore débile... Il s'installa, de l'autre côté du guéridon, posa sa main bandée à plat sur le meuble et me déclara solennellement :

— Maintenant, mon ami, nous n'avons pas une minute à perdre !... Dans deui-heure, William, mon fils, sera ici !... C'est entre ses mains que je remets, pour quelque temps, votre rétablissement définitif... Il va vous transporter dans sa maison de santé...

— Je bondis sur mon fauteuil !

— ... Chez le médecin aliéniste !... Dans une maison de fous ! m'épouvantai-je...

— Vous exagérez toujours, inutilement ! répliqua doucement Joé... Chez votre tuteur gendre... dans une maison amie... où vous serez à même de servir, mieux qu'ici, mes desseins et les vôtres... Calmez-vous, Barrubas !... D'ici deux ou trois mois, William aura épousé Evelyne, votre fille ! Patientez, Brentano ! Dans quatre mois, nous serons à New-York, et vous aurez droit aux cent cinquante millions de dollars qui vous reviennent légalement... Mais, pour jouer convenablement, après de mon fils, et sans accroche, le rôle de mon associé défunt, il est nécessaire que je vous instruise de la véritable histoire du véritable Brentano !... Cela m'est pénible, mon ami, excessivement pénible de mettre un tiers dans de pareilles confidences, mais j'ai en vous une confiance absolue... Vous êtes digne de porter le fais d'un aussi redoutable secret... comme je suis de taille, moi, à garder éternellement le vôtre

Il amena, à portée de sa main, un flacon d'okool.

— Un peu, pour nous remonter ?... Nous en aurons besoin !...

Il s'en versa une pleine rasade, alluma son cigare, jous un instant avec le chaton de sa bague, un énorme diamant de la plus belle eau, et débuta, en termes, propres en vérité à exciter ma curiosité, si elle n'eût pas été suffisamment tendue...

— Il faut d'abord que je vous dice... William Duncan n'est pas mon fils !

Je ne bronchai pas... J'étais décidé à ne plus manifester aucune surprise.

Il continua :

— Lorsque j'épousai Nelly Burlington qui était originaire de la Nouvelle-Orléans, ce n'était point tant à cause de sa fortune, qui était médiocre, qu'en raison de sa beauté, qui était célèbre... J'étais jeune... et j'avais comme associé J. Brentano, de Boston, qui était aussi jeune, mais prétendait à plus de raison... Vous allez voir à quoi sert la raison, dans la vie !... Brentano me dit : « Duncan, tu fais, en épousant Nelly Burlington, une mauvaise affaire... Il ne faut pas épouser Nelly, dans l'intérêt de notre association ! » Je connaissais Brentano comme un misogyne dont toutes les facultés étaient tournées vers la réussite prodigieuse du trust du papier, que nous commencions seulement à entrevoir. C'était un garçon sans famille, d'une stupéfiante activité, insensible à tout ce qui n'était pas son rêve de réussite colossale. Je lui répondis : « Jonathan ! J'épouserai Nelly Burlington... Si cela te porte ombrage, je suis prêt à signer un nouveau contrat d'association. Je suis prêt à reconnaître que, dans n'importe quel cas, que nous nous séparions dans l'avenir ou restions unis comme par le présent, tu aurai toujours, et à l'instant qu'il te plaira, droit à la moitié des bénéfices du trust du papier, tel que nous l'avons conçu ensemble ! » Si étrange que fût le contrat, il fut signé... J'épousai Nelly Burlington, et Jonathan Brentano continua par son labeur et se sciences approfondie des affaires, à faire fructifier notre raison sociale. Le trust prit les proportions que vous savez !... J'étais portainement heureux, entre Jonathan et Nelly Burlington... Nelly me donna un fils, dont Brentano fut le parrain, et qu'ils appelèrent William...

Joé s'arrêta de parler, but une gorgée et greffa sur son discours cette remarque :

— Vous ignorez peut-être qu'en Amérique, l'adultère est excessivement rare... ou, de moins, beaucoup moins courant que chez vous...

Et il ajouta, d'un ton grave qui ne prêtait pas à rire, je l'assure...

— Ce n'est qu'au bout de dix ans... dix ans, vous entendez, que je m'aperçus de tiens qui unissaient Jonathan Brentano, mon ami et associé, avec ma femme, née Nelly Burlington ! C'est tout à fait par hasard que je mis la main sur une correspondance... où aucun détail ne m'était épargné sur leur amour... et dans laquelle j'appris que mon fils, le petit William, le seul enfant issu de notre mariage, et qui avait alors huit ans, était, en réalité, le fils de Brentano.

Joé fit une nouvelle pause, soufila une bouffée de son havane vers le plafond, et, le plus tranquillement du monde, poursuivit :

— Je devine à quelles sévérités un homme de votre race et de votre tempérament se serait immédiatement porté, dès la découverte d'une aussi fâcheuse nouvelle ! Le sale de quelles extravagances un Français est toujours capable !... Moi, Joé Duncan, citoyen américain, je ne laissai rien paraître de mes sentiments intérieurs aux yeux de Nelly... Jonathan Brentano était, à cette époque, en voyage d'affaires à San-Francisco, pour l'établissement de trois nouvelles usines sur la côte du Pacifique !... Je bouclai mes valises et allai le rejoindre... Mais, les affaires qu'il venait de traiter étaient si merveilleuses, que j'oubliai, aussitôt arrivé, le véritable but de mon déplacement. Je n'avais pas l'intention de soulever un scandale inutile, au surplus !... Jonathan avait exprimé le désir de s'arrêter, aux chutes du Niagara... C'était un amateur des grands spectacles de la nature... et quoiqu'un voyage d'agrément ne fût pas pour me plaire extrêmement, je me résignai à l'accompagner... J'attendais toujours le moment propice pour lui faire ma révélation... Ma décision était tormente... Je savais par cœur, à force de me le répéter, le petit discours que j'avais à lui tenir... J'avais à lui dire : « Jonathan ! Il est nécessaire que le divorce et que vous épousier Nelly, puisque vous vous aimez depuis dix ans !... tt n'est pas juste que l'accapare l'amitié de votre enfant, conduite, par l'hypocrisie de sa mère, hors de ces voies naturelles... Mais il serait désastreux que, pour une question de sentiment, nous brisions une association qui a, jusqu'ici donné d'aussi merveilleux résultats !... » Je dois vous dire que nous réalisions à cette époque un demi-milliard de fonds social. Malheureusement, un hasard stupide, un malencontreux accident de montagne, m'empêcha d'exprimer ainsi mes idées sur la plus haute crête, au-dessus de ces gouffres d'où nul être vivant n'est jamais ressorti admirer un splendide coucher de soleil. Brentano, pris de vertige, tomba dans le précipice des chutes et son corps disparut à tout jamais !... Voilà !...

Et Joé posa ses deux mains à plat sur le guéridon et me regarda fixement. Il eut lire derrière les vitres de mes lunettes l'incrédulité qui brillait dans mon regard perçant, car il reprit très vite, avec un ricanement féroce :

— Oui... oui... je devine votre pensée !... la pensée de Nelly Bourlington, ma femme indigne, qui, lorsque je fus de retour à New-York, jeta bas mon masque et m'accusa ouvertement d'avoir tué Brentano !

Il haussa les épaules.

— Quel intérêt aurais-je à vous mentir ?... Ecoutez la suite de mon récit, absolument sincère, je vous en donne ma parole. Vous pensez bien que la vie ne fut plus tenable à mon foyer !... J'étais le premier à regretter la mort du père de William... cet enfant de huit ans que je serais obligé d'élever, comme s'il eût été le mien !... Je l'éloignai de la maison et l'envoyai à Boston... et sa mère mourut, à six mois de là...

— Ah ! interrompis-je, l'haleine courte, émotionné malgré moi. Mrs Duncan elle-même...

(*A suivre.*)

CHOCOLAT DELESFAUL-HAVEZ
UNIVERSELLEMENT LE MEILLEUR
PAR SA QUALITÉ ET SA FRAICHEUR
98, Rue Nationale, Lill
6401

GOUTEZ LE DELICIEUX
Merry Wine
Carte "Orange et vert"
Pour les Fêtes :
PANIER-EXPRESS
FRANCO-DOMICILE grande vitesse
6 Bouteilles dont 3 demies bouteilles 13 fr. 50
contre mandat-poste adressé à MM.
MONFORT & Cie, NÉGOCIANTS, Rue de Pargny, à REIMS
3095

Belles occasions pour Marchands et Œuvres de Bienfaisance
Arrivage d'un Wagon de Couvertures
EN LAINE ET EN COTON EN TOUS GENRES
32, Rue Ban-de-Wedde, LILLE
2913

LE BON GÉNIE
4, Rue du Vieux-Marché-aux-Moutons, LILLE
Vend de tout à Crédit
à partir de UN franc par semaine ou QUATRE francs par mois
BICYCLETTES, VÊTEMENTS, MOBILIERS, MACHINES A COUDRE
CONDITIONS DE FAVEUR AUX FONCTIONNAIRES
Expéditions, Emballages, Échantillons, Catalogues franco
Maisons à CALAIS, DUNKERQUE et SAINT-QUENTIN
6390

A céder de suite avec droit au bail
Grand Bazar
en pleine exploitation, situé dans l'une des principales villes de l'arrondissement de Lille. Grande quantité de marchandises absolument neuves. Vastes locaux parfaitement aménagés; installation luxueuse. Importants bénéfices à réaliser. Commerce susceptible d'extension.
On traitera à 80.000 francs, valeur des marchandises.
Pour tous renseignements, s'adresser à M. H. Compagne, courtier assermenté près le Tribunal de Commerce de la Seine, 9, rue du Trésor, Paris.
Et à Me Albert Robyn, Avocat-Agréé, Docteur en droit, 13, rue du Trichon, Roubaix. 1730

LES AFFICHES les mieux faites, les meilleur marché, sont imprimées au *Progrès du Nord*, rue de Béthune, 27, à Lille.

ANTHRACITE ANGLAIS
DE BARDER prix et échantillons
P. Lhotellier, Importateur, Calais
2814

Opérations Financières
Prêts sur hypothèques, titres, valeurs, successions, nues-propriétés et usufruits, avances sur loyers et sur toutes bonnes garanties. AGENCE NOTARIALE, rue Jacques-Marie-Gielée, 64, Lille.
2082

Maison d'accouchement
Mme GAUQUIE, sage-femme de 1re classe, prend pensionnaires à toute époque pour accouchement et adoption enfants. Maison sérieuse et de confiance (22e année). — Consultations tous les jours, de 9 h. à 6 h. Chambres particulières d'un confort moderne. Jardin superbe. Compagne agréable. Situation exceptionnelle. Vie de famille. Discrétion. Maison recommandée par le corps médical, 5, rue du Faubourg-de-Béthune, Lille (car H). 2963

Véritable Beurre d'Isigny
Colis-Postaux
H. JARDIN, Isigny, (Calvados).
6408

TROUBLES PÉRIODIQUES DES DAMES
Vous vous débarrasserez toujours des régulateurs et injections
irrégularités des dames avec ou sans douleurs qui en résultent, sans danger, vous les ramènera chaque fois toutes et régulières. Envoi discret, avec brochure explicative et renseignements contre remise du mandat à M. GATTET, Pharmacien, à LE-MANS (Sarthe).
2931

OFFRES ET DEMANDES d'emplois

On demande Démarcheurs
actifs, pour placer titres très intéressants. Excellentes conditions. — Écrire avec références, M. FAUME, Grand-Hôtel, Lille.
no6450

Alimentation Agents sérieux, demandés, ou gérant avantageux. Ecr. E. Grossard, 27, rue Buscs, Bordeaux. 1729

Voyageur
visitant depuis quinze ans l'Algérie et le Maroc, pouvant fournir forte garantie, désire trouver dépôt ou représentation maison très sérieuse. Ecrire M. Rudry, 7, rue Pétrelle, Grand-Hôtel. 6424

CANNES. GALLIA PALACE.
Construit 1908. 40 Salles de bain privées. Auto garage pour 30 voitures. Orchestre.
no1731

ROUSSILLON supérieur. Excellent Vin 75 fr. la pièce logée
franco de tous frais. Un baril de vin de dessert comme prime p/ chaque pièce. S'adresser : Union Catalane Vinicole, à Perpignan (Pyr.-Or.). Repr. sérieux demandés.
no6426

AVIS DIVERS

Étude de M. L. MONTAIGNE-BEUGS, huissier de justice, rue Solférino, 320 bis, Lille.

A LOUER
rue de Lille à Thumesnil, près le tour et la gare, MAISON à porte cochère, écurie, remise, jardin de 450 mètres avec sortie sur autre rue, loyer 900 francs plus impôts.
Pour visiter : de 2 à 5 heures.
6453

A LOUER
Quai de la Basse-Deûle, 84, AP. PARTEMENT, 3 pièces au premier, gaz et eau, 20 francs ; CHAMBRE et CABINET, gaz et cave, 13 francs.
REZ-DE-CHAUSSÉE moderne, 4 pièces, eau, gaz, cave, 30 fr.
3/6376

EN SOUSCRIPTION
ATLAS PITTORESQUE DE LA FRANCE
Publié sous les auspices de la SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE — Sous la Direction de ONÉSIME RECLUS
Recueil de vues géographiques et pittoresques de tous les départements. Notices géographiques pour tous les départements, les arrondissements et les cantons. Légendes explicatives.
450 CARTES 12,000 GRAVURES
PRIX DE SOUSCRIPTION
A FORFAIT jusqu'au 31 mars 1910
120 f. br. — 135 f. rel.
L'Atlas Pittoresque est la Géographie de la France par excellence : il décrit et surtout il montre! ONÉSIME RECLUS.
3,300 Notices géographiques 12,000 Légendes explicatives
L'ouvrage comprendra en plusieurs
40 fascicules in-4° de 48 pages (120 Livraisons) et un supplément complet. La fourniture de 3 livraisons — 3 fr.
CONDITIONS DE PAYEMENT
Au comptant avec 10 % d'escompte (sur les prix de 120 fr. ou de 135 fr.)
En deux traites mensuelles de 10 fr. pour l'ouv. broché (126 fr.)
En neuf traites mens. de 10 fr. et traite de 15 fr. pour l'ouv. relié (165 fr.)
Le premier le 5 du mois suivant l'envoyer.
Afin de mettre l'ATLAS PITTORESQUE à la portée de tous, nous offrons un troisième mode de payement, consistant en 60 mensualités de 3 fr. pour l'ouv. broché, pour l'ouv. relié.
Souscrit la souscription dans le prix de l'ouvrage ; 6 fr. pour le broché et 105 fr. l'ouv. relié.
L'ATLAS PITTORESQUE DE LA FRANCE formera trois beaux volumes de près de 700 pages.
Il paraîtra un fascicule par mois à partir du 1er Novembre 1909. — On souscrit auprès des libraires et chez les éditeurs :
ATTINGER FRÈRES, 2, rue Antoine-Dubois, PARIS
EXCEPTIONNELLEMENT et SUR DEMANDE
IL SERA FOURNI DES LIVRAISONS isolément AU PRIX DE 1 FR. la LIVRAISON
PROSPECTUS ET SPÉCIMEN GRATIS ET FRANCO
6413

Pour faire de bons placements
et éviter les mauvais il est indispensable d'être renseigné par un journal financier rédigé avec compétence et impartialité. La Revue de la Bourse et de la Banque offre toutes garanties à cet égard. Elle publie chaque semaine des Conseils de placements et d'arbitrages très appréciés, des Études documentées sur les émissions et sur les valeurs en vue, des Informations puisées aux meilleures sources sur les mouvements en préparation, une Revue de la Bourse, les cours et les tirages de toutes les valeurs, le pris net des coupons, tirages des lots non réclamés, etc., etc.
Demandez au Directeur de la Revue de la Bourse et de la Banque, *49, rue de la Victoire, Paris, de vous envoyer gratuitement ce journal à l'essai pendant un mois. Vous vous rendrez aussi compte de la sûreté de ses informations et de la valeur de ses conseils.* — ABONNEMENT : 5 francs par an. ÉTRANGER : 10 francs.
911

Cycles **L'ALBATROS** Automobiles
H. BILLOUIN
INGÉNIEUR-CONSTRUCTEUR, 104, Avenue de Villiers, PARIS
Médailles d'or et Grand Prix aux expositions
Réputée dans le monde entier. — Agents dans les PRINCIPALES VILLES
Grand Choix de MOTEURS neufs et d'occasion
ACCESSOIRES ET PIÈCES DÉTACHÉES
Catalogue franco
SUR DEMANDE
Téléphone 546-03
Bicyclettes depuis 190 francs, de route, course et luxe. Occasion bon état, dep. 40 fr.
86 victoires sur 86 courses ont été gagnées en 1908.
SUR LES MACHINES
Motocyclettes dep. 800 francs d'occasion en bon état depuis 250 francs
Autos depuis 3,000 francs d'occasion depuis 500 francs
l'Albatros
Marque déposée
958

La Fille du Renégat

Par Maxime VILLEMER et Louis LAUNAY

Christiane était restée impassible. Elle avait donné son consentement d'une voix calme, comme s'il ne fût agi d'une formalité ordinaire.

Taylleraud, qui ne perdait pas un des détails de la scène, restait pensif.

Miss O'Brien mordait son mouchoir pour étouffer ses sanglots.

Tout à coup, la physionomie de Christiane changea ; sa grâce mélancolique disparut ; une angoisse l'étreignit. La cloche de la chapelle de Saint-Géran se faisait entendre dans la nuit ; ses vibrations plaintives résonnaient dans le cœur de la jeune fille.

Personne ne remarqua cette émotion, sauf peut-être un peu ferme que la fiancée jetait à l'autel.

Pendant ; habituellement impassible, le visage de Christiane apparut au bras de Mme Duncan, un mouvement d'admiration parcourut l'assistance.

La robe blanche de la jeune fille faisait ressortir d'une façon éclatante son incomparable beauté.

Les demoiselles religieuses d'honneur, ravissantes, complétaient l'image, chacun [illegible] le marquis de Valroy offrit le bras à la jeune.

Christiane, obéissant à nous ne savons quel pressentiment, demanda à rester quelques instants seule dans la chapelle.

Taylleraud et Valroy crurent à un caprice. Ils se consultèrent du regard ; mais il y avait également autre chose dans ce coup d'œil ; les deux hommes semblaient se rappeler qu'ils avaient encore des recommandations sérieuses à se faire mutuellement, bien qu'ils se fussent entretenus toute la journée, ils craignaient sans doute de ne plus avoir le temps de causer sans être dérangés et de négliger des points importants.

Ils se comprirent. Aussi, d'un commun accord, tout en variant leurs propos, ils accordèrent à la jeune femme la permission qu'elle demandait.

Le prince et le marquis se hâtèrent de sortir.

Ce que Christiane entendit le soir de ses noces

Christiane s'agenouilla et pria avec ferveur, éclairée par la douce et sereine clarté des cierges. On eût plutôt dit une religieuse qui venait de prononcer ses vœux qu'une jeune épousée.

Au dehors, le vent soufflait avec violence, et dans ses mugissements, quelque chose comme le bruit lointain de la faulaude se faisait entendre.

La pluie fouettait avec un bruit lugubre les vitraux de la petite église.

Christiane se demandait si c'était bien elle qui venait ainsi d'enchaîner sa vie. Elle était mariée ; elle avait épousé un homme qui avait plus du double de son âge.

Ses mains de jeune fille se brisaient, quelle que fût la trempe énergique de son caractère.

Dans quelques instants, le marquis de Valroy, son seigneur et maître, viendrait la rejoindre dans la chambre nuptiale, lui ferait entendre un langage passionné ; elle appartiendrait à cet homme, presque inconnu la veille.

Un long frisson secoua la jeune vierge, qui ne se croyait pas accessible à ce qu'elle considérait comme une faiblesse.

Ne devait-elle pas respecter la dernière volonté de Marguerite de Péramont ?

Pourquoi sa sœur ne lui avait-elle jamais laissé entrevoir ses intentions ?

Christiane fit un effort et se releva. Elle se croyait révoltée, maintenant. Elle sortit de la chapelle.

L'air glacé qui la frappa au visage lui causa une sensation physique des plus pénibles.

Triste soirée, pour un mariage. La désolation de la jeune femme augmenta.

Elle prit le parti de ne pas se rendre tout de suite dans sa chambre, mais de prier une dernière fois dans l'oratoire de sa sœur. La protection de la défunte s'étendrait sur elle. En voyant Pauline où Marguerite passait de longues heures chaque jour, Christiane trouverait les forces qui lui manquaient.

Les meubles austères, les sombres tapisseries, le prie-Dieu de chêne sculpté, tous ces témoins lui parleraient d'elle et lui feraient comprendre, une fois de plus, que le vœu d'une mourante est sacré.

Christiane connaissait trop bien le château pour avoir besoin de lumière.

Elle gagna, dans les ténèbres, la porte de l'oratoire qui l'ouvrait et entra.

Elle voulut alors allumer une bougie.

Elle s'arrêta. Un bruit de voix venait jusqu'à ses oreilles. Elle s'approcha du prie-Dieu, le tira doucement du mur avec effort, malgré elle, comme si une force invincible la poussait à écouter, elle s'avança, retint son souffle et entendit très distinctement ce qui se disait dans la salle contiguë, séparée par une mince cloison de l'oratoire, qui avait été aménagé dans cette même pièce, quelques années auparavant.

Taylleraud et le marquis de Valroy s'entretenaient avec animation. Christiane ne perdit pas un mot de leur conversation.

— Pardon ! disait le prince avec hauteur, vous avez tort de croire que je suis à votre discrétion.

— Monseigneur, reprit le marquis, je crains bien que vous voyiez pas les choses sous leur jour véritable.

— Je les vois trop clairement, au contraire.

— Alors, il faut vous décider : abandonner sur-le-champ la cause de Napoléon.

— Un pareil tuugage...

— Je conviens qu'il n'a rien de diplomatique ; mais il faut être de son temps.

— Croyez-vous que je n'en sois pas ?

— Est-ce que les Russes, les Prussiens, et les Autrichiens n'agissent en ce moment ? Nos collègues des chancelleries ont cédé la parole au fusil et au canon.

— Notre conversation doit-elle être aussi brutale ?

— Non, pour le bonne raison que nous ne devons pas nous traiter en ennemis. Je vous dois tout.

Taylleraud, quelles que fussent ses appréhensions, retrouva son sourire de sceptique des meilleurs jours.

Il répliqua d'un ton dégagé :

— Puisque vous tenez à éviter les procédés, laissez également de côté les considérations d'un ordre inférieur, je veux parler de la reconnaissance.

— Je tiens à vous remercier chaleureusement de ce que vous avez fait pour moi.

— Est-ce le peine ?

— Mlle de Saint-Géran est adorable.

— C'est vrai, mais vous ne l'adorez pas. Tout au plus vous montrerez-vous sensible à ce qu'elle vous apporte.

— Je voulut protéger. Il le fit par un coup droit.

— Croyez-vous, prince, que le dot de votre fille ait influé sur ma détermination ?

Taylleraud ne put dissimuler un vif mouvement de contrariété.

— Vous savez que Christiane est ma fille, dit-il.

— J'en ai la preuve, répondit le marquis.

— Allons ! fit Taylleraud avec un soupir, il sera dit qu'aucun secret ne peut être conservé en ce monde.

Il continua d'une voix brève :

— Jamais vous ne ferez connaître à cet enfant le nom de son père.

— Je m'y engage.

Le prince de Bénévent jeta un regard vers le passé. Il revit le touchante image de Diane de Péramont, de ma victime qui avait payé de sa vie la faute qu'elle avait commise. Quelque chose comme un regret passa furtivement sur le front rovagé de l'ancien évêque d'Autun.

Puis, son insouciance native reprit le dessus. Son Altesse Sérénissime le prince de Bénévent s'aimait pas se plonger outre mesure dans les réflexions attristantes.

Il reprit :

— Puisque nous parlons de Christiane, il faut que je vous mette tout de suite au courant de ce que j'ai fait pour la décider à vous épouser.

Le marquis de Valroy réprima un mouvement de dépit.

Taylleraud continua avec une fine ironie :

— Mon cher marquis, vous me supposez pas qu'un ange comme Christiane épouse par amour un homme qui a dépassé la quarantaine.

— Mais...

— Vous teniez à ce qu'elle fut marquise de Valroy. Je n'y voyais pas d'inconvénients sérieux, attendu que la surveillance de la fillette commençait à devenir dangereuse.

— Est-il utile de revenir sur ces détails ? demande le marquis d'un ton acc.

— Indispensable, vous allez le voir. Pour obtenir le consentement de la petite, il m'a fallu combiner un roman que vous devez connaître.

Taylleraud fit part au marquis des deux lettres qui avaient décidé de l'avenir de Christiane.

— Vous comprenez ? dit-il.

— Je comprende qu'une de ces lettres était...

— Na dites pas fausse... Je crois qu'elle est apocryphe.

— Qui l'a écrite ?

— Que vous importe ? Vous savez bien que dans mon ministère je suis forcé d'avoir à ma disposition des agents de divers talents. J'ai des écrivieurs qui imitent à la perfection les écritures les plus originales.

— Je ne m'en plains pas, répliqua le marquis, stupéfait du coup audacieux de Taylleraud.

Taylleraud poursuivit :

— Ainsi, quand Christiane vous montrera une lettre, qui est un petit chef-d'œuvre élégiaque, signé Marguerite de Péramont, vous aurez bien soin de contempler avec émotion cette précieuse relique, à laquelle vous devez votre bonheur.

— C'est bien, dit Thibaut.

— Que dites-vous de cet ingénieux procédé ?

— Je dis que je suis à votre entière disposition pour négocier l'affaire à laquelle vous attachez un tel prix.

— Nous verrons.

— Vous savez où est soit les affaires du l'empereur ?

(*A suivre.*)